

IdÉOLOGIE ET PRODUCTION CULTURELLE DU GENRE¹

Michèle Barrett

Traduit de l'anglais par Clémence Garrot-Hascoët

Le féminisme marxiste bute inexorablement sur le concept d'idéologie, notamment parce que ce dernier reste trop peu théorisé tant dans le marxisme que dans le féminisme. Si les féministes ont régulièrement avancé l'idée selon laquelle l'idéologie jouait un rôle central dans l'oppression des femmes, c'était en présentant cette centralité comme allant de soi plutôt qu'en en faisant la démonstration. Cette lacune apparaît nettement si l'on considère l'un des domaines majeurs des « *women's studies* », à savoir l'analyse littéraire. D'excellents travaux, portant sur de multiples facettes du sujet, ont été réalisés par des féministes, et je reviendrai d'ailleurs sur quelques-uns d'entre eux, mais je n'ai pas pu y trouver d'argument solide sur la *raison* pour laquelle il serait nécessaire que les féministes s'intéressent à ce point à la littérature ou sur les objectifs théoriques ou politiques que pourraient servir de telles recherches. On peine également à trouver des études qui se poseraient la question du rapport entre, par exemple, l'analyse de l'oppression des femmes dans la littérature et dans la famille. Bien que de nombreux cours en *women's studies* adoptent une perspective explicitement interdisciplinaire, les frontières disciplinaires traditionnelles entre les « arts » et les « sciences sociales » semblent bien difficiles à franchir par-delà la juxtaposition de leurs objets d'étude respectifs.

Les tentatives féministes d'étudier la manière dont les conditions matérielles ont historiquement structuré les aspects mentaux de l'oppression restent par ailleurs très partielles. La question a moins reçu d'attention ces dernières années que chez des écrivaines féministes précoces telles que Simone de Beauvoir ou Virginia Woolf. Les réponses proposées par le féminisme contemporain semblent particulièrement insatisfaisantes en comparaison. L'une d'entre elles a été d'enraciner l'idéologie dans la biologie, de définir comme sa cause première la procréation et les conséquences différenciées que celle-ci a pour les hommes et pour les femmes. Une autre a été de présenter l'idéologie comme quelque chose d'autonome qui ne nécessite pas davantage d'explications ; Cora Kaplan a suggéré que cette vision de l'idéologie – comme la « source d'énergie » de la domination patriarcale – sous-tend le travail de Kate Millett (Kaplan 1979, 7). Une troisième réponse a été d'appliquer une perspective marxiste spécifique qui voit l'idéologie (ici l'idéologie sexiste) comme le reflet des conditions matérielles du pouvoir des hommes et de la domination. Cette perspective fait de l'idéologie de l'infériorité des femmes une manipulation de la réalité qui sert les intérêts des hommes, et de la connivence des femmes elles-mêmes avec l'oppression un exemple de fausse conscience. Toutes ces solutions sont insatisfaisantes, et notamment la dernière en ceci qu'elle transpose sur un nouveau terrain une théorie de l'idéologie qui était déjà faible. En effet, si l'on transpose purement et simplement à la question du genre une

¹ Traduction du troisième chapitre (« Ideology and the cultural production of gender ») du livre de Michèle Barrett, intitulé *Women's Oppression Today. Problems in Marxist Feminist Analysis*, Londres, Verso, 1980, p. 84-113.



théorie déjà inadéquate qui fait de l'idéologie un simple reflet des rapports de classe, on tend à aggraver le problème.

Le féminisme a pourtant joué un rôle important dans la remise en cause de la validité de la conception mécanique qui perçoit l'idéologie comme la reproduction des contradictions économiques sur le plan mental. Comme je l'ai déjà suggéré, il s'est produit un fructueux alignement d'intérêts entre celles et ceux qui cherchaient à soulever la question du genre dans la théorie marxiste, et celles et ceux qui cherchaient à remettre en cause l'économisme au sein du marxisme en insistant sur l'importance des processus idéologiques. Il est clair qu'une conception du capitalisme dans laquelle toutes les formes d'idéologie sont perçues comme un reflet de l'exploitation du travail par le capital et dans laquelle le genre ne joue aucun rôle a peu d'utilité pour l'analyse féministe. Il est à noter que l'économisme grossier évoqué plus haut ne s'est pas imposé dans le marxisme de l'Europe occidentale autant qu'il a pu le faire ailleurs dans le monde. Perry Anderson (1976) a ainsi souligné que le contexte politique du développement du marxisme occidental au XX^e siècle a encouragé une focalisation sur la culture et l'idéologie aux dépens d'une insistance sur la primauté des considérations économiques et politiques.

I

C'est dans ce contexte que nous devrions nous pencher sur l'argument selon lequel les développements post-althussériens de la théorie de l'idéologie ouvrent de nouvelles pistes pour l'analyse féministe, pistes que n'offraient pas les précédentes versions du marxisme. Cette hypothèse s'inscrit dans une tendance particulière du travail féministe contemporain qui s'approprie la théorie développée par Barry Hindess et Paul Hirst. C'est dans la revue *m/f*² que l'on peut la trouver de la façon la plus systématique. Il n'est pas pertinent ici de débattre de manière approfondie de l'ensemble des idées de Hindess et Hirst : je me bornerai à examiner les usages que des féministes en ont fait³.

J'aimerais partir d'une citation qui exprime clairement la logique et les présupposés de cette position théorique.

« Tant que les théories féministes de l'idéologie s'appuieront sur une théorie de la représentation au sein de laquelle la représentation est toujours représentation de la réalité, que ce lien soit immédiat ou plus distendu, l'analyse de la différence sexuelle n'avancera pas : la réalité est toujours déjà apparemment structurée par la division sexuelle, par un rapport déjà antagonique

² NdE : La revue *m/f* a publié dix numéros entre 1978 et 1986. Basée à Londres, elle est dirigée par un comité éditorial composé de Parveen Adams, Elizabeth Cowie et Rosalind Coward, rapidement complété par Beverley Brown après le départ de Coward. Le projet de la revue est caractérisé d'une part par la volonté de penser les articulations possibles entre les théories et pratiques féministes et socialistes, d'autre part par une critique de l'essentialisme imputé aux différentes tentatives d'élaboration d'une « théorie générale de l'oppression des femmes » (Mouffe 1990, 4). Il s'agit notamment « d'étudier la construction de la catégorie 'femme' au sein des pratiques particulières qui produisent la différence des sexes selon différentes modalités » (*ibid.*). Ce projet prendra appui sur les apports de la psychanalyse (freudienne et lacanienne), ainsi que sur les théories poststructuralistes (en particulier celles de Foucault et Althusser).

³ Les travaux personnels de Barry Hindess et Paul Q. Hirst et leurs collaborations, ainsi que ceux qu'ils ont menés collectivement avec Anthony Cutler et Athar Hussain, sont connus du public sous les termes « Hindess et Hirst », « post-althussérisme » et « théorie du discours ». Il existe aujourd'hui plusieurs réponses critiques générales à leurs arguments, dont : Collier 1979, Harris 1978 (voir également le débat qui s'est poursuivi dans la même revue, *Economy and Society*, vol. 8, n° 3, 1979), Corrigan, Sayer 1978.

entre deux groupes sociaux. Les voies complexes et contradictoires par lesquelles la différence sexuelle est créée dans diverses pratiques discursives et sociales sont par conséquent toujours réduites à un effet de cette division sexuelle toujours présente. En termes de division sexuelle, ce qu'il faut expliquer, c'est la manière dont la réalité fonctionne afin de perpétuer ses propres divisions qui sont toujours données d'avance. (En réalité, cette position refuse le statut de fait politique aux différentes manières dont les différences sexuelles sont produites.) En termes de *différences* sexuelles, d'un autre côté, ce qu'il faut saisir, c'est précisément la *production* des différences *via* des systèmes de représentation ; le travail de représentation produit des différences qui ne peuvent être connues d'avance » (Adams 1979, 52).

Je reviendrai plus tard sur les implications politiques de cet argument. Arrêtons-nous pour le moment sur l'affirmation assez surprenante selon laquelle les différences sexuelles « ne peuvent être connues d'avance ». Nous n'allons pas signaler aux partisans de cette approche – ce serait vulgaire – qu'en réalité les différences biologiques peuvent être connues d'avance, nous savons que ce degré de réalité les met mal à l'aise. Plus sérieusement, cette analyse des « pratiques sociales et discursives » semble aussi nier le fait que les différences *de genre*, qui forment un ensemble de catégories historiquement construites et systémiques, puissent être un tant soit peu prédites au sein d'une conjoncture historique donnée. Cet argument repose sur plusieurs principes qui doivent être examinés. On peut les identifier (assez négativement sans doute) de la manière suivante : 1) un rejet des théories de l'idéologie, 2) une négation de toute possibilité de connaître le lien entre la représentation et ce qui est représenté, 3) une insistance sur le fait que les formulations fonctionnalistes seraient toujours et nécessairement inexacts.

Idéologie

Il est clair qu'une position qui repose sur un rejet des théories épistémologiques doit inévitablement débarrasser son approche de l'idéologie de tout élément de détermination. Paul Hirst, dans une critique d'Althusser, souligne le caractère « fragile » de la thèse selon laquelle l'idéologie serait « relativement autonome » vis-à-vis de ses supposés déterminants économiques. Il avance que cette idée d'autonomie relative « vise à dépasser l'économisme sans en assumer les conséquences théoriques ». À première vue, on pourrait penser qu'il défend l'idée selon laquelle l'idéologie serait « absolument » autonome. Mais cela serait faire une lecture naïve, voire de mauvaise foi, de son texte. « Autonomie par rapport à quoi ? », demande Hirst, en une question rhétorique qui sous-entend qu'en posant des questions en termes de causalité, on suppose l'existence d'une totalité sociale dont les parties seraient définies par leur place en son sein (cf. Hirst 1976, 1979). Cette clarification signale une réticence à l'égard du concept d'idéologie lui-même et une préférence pour celui de « pratiques discursives ». D'après le comité de rédaction de *m/f*, « ce sont en effet les *théories de l'idéologie* qui présentent les catégories hommes et femmes comme exclusives et exhaustives » (*m/f* n° 4 1980, 23). Voilà sans aucun doute une manière élégante d'affronter le problème, mais il me semble qu'il faut se demander si elle nous permet vraiment de dépoussiérer l'idéologie. Nous avons connu une série de ruptures de plus en plus radicales avec le marxisme de Marx et d'Althusser, et cet ultime dépassement de la problématique épistémologique de l'« idéologie » se fonde après tout sur des avancées réalisées antérieurement dans ce cadre.

La manière dont le concept de pratique discursive est déployé doit notamment beaucoup à d'anciennes tentatives de démontrer l'autonomie et la matérialité de l'idéologie. Pour le dire autrement : le comité de rédaction de *m/f* a déplacé le discours sur l'idéologie vers le terrain du discours sur le discours ; ce qui dans leurs termes apparaît comme une réelle progression théorique semblera pour la critique de l'impérialisme discursif un gain plus symbolique que conceptuel. C'est pour cette raison que je veux signaler mon désaccord avec un principe qui – quoiqu'il soit épistémologique et qu'à ce titre il soit rejeté par la théorie du discours – a servi pour beaucoup de personnes de tremplin vers la position la plus radicale : la thèse de la « matérialité de l'idéologie ».

Ce principe est maintenant à ce point *de rigueur*⁴ dans l'avant-garde marxiste britannique qu'accoler ingénument « conditions matérielles » et « idéologie » constitue une erreur embarrassante – face à laquelle d'aucuns ne manqueront pas de rétorquer que « l'idéologie est *évidemment* matérielle ». Or cette affirmation ne résiste pas à un examen plus approfondi. Je suspecte que cette insistance à affirmer que l'idéologie est matérielle provient d'une tentative manquée de résoudre un paradoxe classique du marxisme : l'existence peut déterminer la conscience mais la transformation révolutionnaire des conditions d'existence dépend du développement de la conscience de classe. Virginia Woolf a affirmé un jour qu'« une république peut naître d'un poème », et il est en effet possible, même si c'est peu probable, qu'un poème puissamment forgé puisse pousser un prolétariat exploité à s'emparer avec succès des moyens de production. Pourtant, aussi colossaux que seraient les *effets* matériels d'un tel poème, ceux-ci n'auraient aucune incidence sur la question de savoir si le poème en lui-même a une existence matérielle.

Rejeter la thèse selon laquelle l'idéologie est matérielle ne revient pas à dire que l'économique et l'idéologique seraient liés dans un système unilatéral de détermination du dernier par le premier. Il importe au contraire de souligner qu'il existe entre eux un degré de réciprocité. On ne peut pas comprendre la division du travail, par exemple, et ses définitions différentielles de la « qualification », sans prendre en compte les effets matériels de l'idéologie du genre. La croyance selon laquelle le « droit » au travail d'un homme (blanc) primerait sur n'importe quel droit des femmes mariées et des migrant·es a eu des effets significatifs pour l'organisation de la force de travail. Une telle croyance doit donc être prise en compte lorsqu'il s'agit d'analyser la division du travail, mais le fait qu'elle se situe dans les pratiques matérielles ne la rend pas matérielle pour autant.

Je m'attaque ici à ce que l'on pourrait concevoir comme une extension de l'approche althussérienne de l'idéologie. Il y a en effet tout de même un fossé entre dire, comme le fait Althusser, selon moi à juste titre, que l'idéologie existe dans les appareils (matériels), et en déduire que l'idéologie est matérielle. Stuart Hall et Richard Johnson ont été très clairs à ce propos : Johnson suggère que cette approche transforme une « intuition véritable » en « hyperbole imprudente » et Hall affirme que le « *glissement* » de sens permet d'usurper le qualificatif magique de « matérialiste » pour se donner ostensiblement une légitimité (Johnson 1979, 59 ; Hall 1978, 116).

L'idée de la matérialité de l'idéologie a été influente et a renforcé l'exhortation à voir l'idéologie comme absolument autonome. En effet, si l'idéologie est aussi matérielle que les rapports économiques que nous avons l'habitude de penser sous le terme de « conditions matérielles », pourquoi ne pas lui accorder la même place dans notre analyse ? Cette tentative de coloniser le monde avec ce concept d'idéologie qui a depuis peu toutes les faveurs et dans lequel tout est matériel fait l'impasse sur les questions cruciales que pose le rapport

⁴ NdT : En français dans le texte.

des processus idéologiques aux conditions historiques de production et de reproduction de la vie matérielle. Lorsque l'idéologie prend un sens aussi lâche, nous n'avons plus de moyens, plus d'outils, pour distinguer quoi que ce soit. Terry Eagleton fait cette remarque tranchante : « il n'est pas possible de prétendre que les significations et les valeurs sont 'matérielles' à moins de faire un usage métaphorique des plus négligents du terme... Si les significations sont matérielles, alors le terme 'matérialisme' cesse naturellement d'être intelligible. S'il n'y a rien que le concept exclue, il perd toute valeur » (Eagleton 1979, 71).

Représentation

Parveen Adams estime que « la théorie classique de la représentation » doit être rejetée. Quelles conséquences aurait ce rejet ? Cette théorie classique, centrale dans l'esthétique marxiste, pose la représentation (habituellement vue comme idéologique, et souvent étudiée *via* l'exemple des produits culturels) comme un reflet de conditions historiques spécifiques. Le débat a fait rage sur la question de savoir si les textes littéraires, par exemple, pouvaient être compris comme des reflets directs, éventuellement distordus, de la réalité, ou s'ils ne pouvaient en témoigner que de façon indirecte. Or ces textes étaient toujours supposés avoir un lien, *quelle que soit sa nature*, avec les rapports sociaux au sein desquels ils étaient produits. C'est ce lien qui est contesté ici. Paul Hirst, dans la critique d'Althusser déjà mentionnée, a avancé que la représentation implique nécessairement des *moyens* de représentation, et que ceux-ci, lorsqu'ils sont admis, « déterminent » ce qui est représenté. De là à affirmer que *seuls les moyens* de représentation déterminent ce qui est représenté, que le « réel » ne peut préexister à sa représentation, il n'y a qu'un pas. Or ce petit pas constitue une rupture importante dans la démonstration. Dire, comme le fait Hirst, que le signifié n'existe pas (dans la théorie sémiotique) préalablement à la signification, ne revient pas à refuser au signe en tant que tel toute matérialité. Aussi la pertinence de la préférence de Hirst pour le cadre conceptuel de la signification sur celui de la représentation, et sa thèse selon laquelle le premier faciliterait la rupture avec les contraintes de la théorie classique de l'idéologie, restent à démontrer.

Que les moyens de représentation soient importants ne fait pas de doute. Dans le domaine de la production culturelle, par exemple, il est évident que les formes de représentation sont régies par les conventions génériques, la présence de modes établis de communication, *etc.* Pour autant, ceux-ci ne sont pas déterminants dans le sens absolu employé ici. Ils ne permettent pas à eux seuls de rendre compte de ce qui est représenté. Prenons l'exemple de l'imagerie. Supposons que je sois un entrepreneur dynamique dans le domaine de l'automobile. Je comprends qu'il y a un profit à tirer du marché des femmes salariées indépendantes pour mon produit. Je conçois donc une publicité pour une voiture qui met en scène un homme séduisant en petite tenue, allongé sur le capot, et un autre habillé de manière fringante, à l'air admiratif et légèrement servile, en train d'ouvrir poliment la portière à mon acheteuse potentielle. Mes efforts seront-ils couronnés de succès ? Cela est peu probable – et la raison pour laquelle cela est peu probable, c'est que, précisément, la représentation est bien liée à du déjà existant dont nous pouvons avoir connaissance.

Cette question fait l'objet de deux articles intéressants sur l'imagerie et la fabrique des stéréotypes culturels genrés. D'après Griselda Pollock (1977), nous ne devrions pas nous contenter de voir la représentation culturelle du genre comme une affaire d'« images de femmes ». Elle rejette cette approche qui ne permet pas de comprendre pourquoi l'inversion ou le renversement de l'imagerie communément admise ne fonctionne

pas. Ce n'est pas seulement parce que la représentation des femmes est liée à une chaîne, ou un système, de signification qui la dépasse. C'est aussi parce que la représentation est liée à des rapports réels constitués historiquement. Pour le dire simplement, on ne comprend pourquoi des femmes mannequins peuvent être plus persuasives pour des clients que des hommes mannequins pour des clientes que si l'on tient compte de la marchandisation dont les corps de femmes font l'objet. Les raisons pour lesquelles on en est arrivé là et la manière dont cela s'est produit sont clairement des questions qui relèvent de l'analyse historique ; quoi qu'il en soit, non seulement ces corps sont devenus des marchandises eux-mêmes (dans la prostitution par exemple) mais plus largement un lien s'est construit entre ces corps et la consommation en général. T. E. Perkins défend un propos analogue dans une analyse de la fabrique des stéréotypes (Perkins 1979). Elle affirme que tel stéréotype aura beau être perçu comme irrationnel ou erroné, il ne sera pas pour autant possible de l'éradiquer en lui en substituant volontairement un autre. Les stéréotypes sont liés à des rapports sociaux historiques, et les chances de succès à l'heure de remettre en cause un stéréotype dépendront de la position sociale occupée par le groupe visé.

Il ne s'agit pas de prétendre que le contenu de la représentation serait déjà donné ou anhistorique. À lire Parveen Adams, on a le sentiment que la « division sexuelle » renvoie nécessairement à « un rapport toujours déjà antagonique entre deux groupes sociaux figés dans une division mutuellement exclusive et conjointement exhaustive » (Adams 1979, 57), tandis que les « différences sexuelles » seraient une production apparemment spontanée de quelque chose que nous ne pourrions pas connaître par avance. Il existe en réalité des alternatives. Il n'est pas nécessaire de parler de la division sexuelle comme si elle était « toujours déjà » là ; on peut enquêter sur la construction historique des catégories de masculinité et de féminité sans avoir à nier que, toutes spécifiques historiquement qu'elles soient, elles existent tout de même aujourd'hui dans des termes systématiques voire prévisibles. Sans nier le rôle crucial de la représentation dans ce processus, l'on peut insister sur le fait qu'il est possible d'avoir une connaissance de ces catégories, pour une conjoncture historique donnée, préalablement à la représentation particulière dans laquelle elles seront reproduites ou subverties.

Fonctionnalisme

Il est clair que le fonctionnalisme a constitué un sérieux écueil pour le féminisme marxiste. Les hypothèses féministes comme marxistes concernant l'oppression des femmes ont tendu à glisser de manière acritique vers un mode d'explication qui relève indéniablement du fonctionnalisme ; de nombreuses analyses féministes expliquent diverses formes d'oppression en termes de fonctions supposément évidentes pour la perpétuation de la domination patriarcale, et de nombreuses analyses marxistes se concentrent sur les bénéfices supposés, ou sur les fonctions, de la position subordonnée des femmes pour le capital. Ces formes de fonctionnalisme et ces arguments dérivés de la sociologie fonctionnaliste ont sans aucun doute été également influents dans de nombreuses propositions marxistes féministes⁵. À l'évidence, toute manière d'expliquer l'oppression des femmes qui s'élabore autour de son importance pour la reproduction sans accrocs des rapports sociaux capitalistes prend le risque de trop mettre l'accent sur cette relation supposément fonctionnelle et d'oublier la contradiction, le conflit et la lutte politique.

⁵ Mary McIntosh s'intéresse explicitement à ce problème dans « The State and the oppression of women » (McIntosh 2014 [1978]).

L'approche que je vais à présent examiner est probablement apparue comme une alternative plus satisfaisante. La critique de la notion de fonction en est un élément central. Adams fustige l'usage acritique du terme « division sexuelle » qui, d'après elle, se contente de décrire des fonctions données (Adams 1979, 52). Selon Rosalind Coward, l'ensemble du débat sur le profit que le capitalisme peut tirer de la famille peut être « balayé » si l'on pose le problème en termes de conjonctures particulières dans lesquelles les conditions d'existence spécifiques des rapports de production sont assurées (*m/f*, n° 4, 1980). Cette approche s'appuie sur le rejet (par Hindess et Hirst) d'entités générales comme le « mode de production capitaliste » et le rejet tout aussi ferme de toute « correspondance nécessaire » entre les rapports économiques et les rapports idéologiques. Elle se fonde en réalité sur l'hypothèse d'une « non-correspondance », sur l'impossibilité fondamentale d'établir de tels rapports de correspondance. Pourtant cette hypothèse est elle-même infondée, car si l'idée d'une « correspondance nécessaire » est invalide, alors celle d'une « non-correspondance nécessaire » relève aussi du dogmatisme. L'idée de « différence » suppose simplement qu'un « toujours déjà » là est à l'œuvre ; elle est dès lors également infondée.

Plus important encore, la démonstration repose sur une caricature de la position à laquelle elle s'oppose. Les analyses formulées en termes de modes de production, voire qui dessinent des rapports fonctionnels entre ces modes, ne doivent pas *nécessairement* échouer à saisir la centralité de la contradiction et de la lutte. Richard Johnson a plaidé pour un retour à la conception gramscienne de la reproduction capitaliste : « un travail acharné, qui rencontre sans cesse des résistances, un travail politique et idéologique en faveur du capital et des classes dominantes, un travail sur des matériaux effectivement très résistants » (Johnson 1979, 74). Une telle vision n'est pas seulement plus solide sur le plan analytique que celle que je viens de présenter, elle s'ancre également dans un contexte politique plus intéressant. Il semble utile ici de considérer brièvement les implications politiques de l'application féministe de la théorie du discours. C'est particulièrement important car quoique ces auteurs exposent assez ouvertement les conséquences politiques de leur position, le langage dans lequel ce débat se joue est à ce point impénétrable que peu de critiques s'y sont risquées.

D'abord, puisque toute connaissance des rapports sociaux réels est niée, c'est dans le discours lui-même que doit nécessairement se jouer la lutte. Aussi ne s'agit-il même pas d'appeler de ses vœux une révolution culturelle, mais une révolution dans le discours. Je ne veux pas nier l'importance de la lutte idéologique ni celle du discours en son sein (il serait en effet difficile de comprendre pourquoi j'écrirais ce livre si tel était le cas), mais il y a tout de même un fossé entre donner du poids à la lutte idéologique et en conclure qu'aucune autre lutte n'est pertinente ni importante. Le soulagement avec lequel la gauche intellectuelle s'est emparée de ces idées pour justifier toutes sortes de travaux académiques et pour leur donner une légitimité politique est en soi suspect et devrait nous alarmer. Je ne remettrai pas en cause la signification politique d'une telle activité, mais une distinction doit être maintenue entre cette forme de lutte et la lutte plus terre-à-terre. Devrions-nous vraiment considérer le massacre de Peterloo, l'attaque du Palais d'Hiver à Petrograd, la Longue Marche, la grève de Grunwick comme des luttes discursives ?

Le fait de placer l'accent exclusivement sur la pratique discursive a entraîné un examen critique du discours même du féminisme. C'est à certains égards non seulement légitime mais précieux : la langue dans laquelle les revendications féministes s'expriment doit être construite de manière soignée et intègre. Les slogans politiques, par exemple, visent par définition une mobilisation populaire, ce qui peut avoir un coût en termes de simplification et compromission. Pour autant la critique des slogans féministes élaborée dans plusieurs articles successifs de *m/f* est indéniablement déplacée et même destructive d'un point de vue politique. Un par

un, les slogans de campagne de la Libération des femmes – « *le personnel est politique* », « *c'est moi qui décide [a woman's right to choose]* », « *mon corps m'appartient [control of our bodies]* » – sont déclarés fondés sur des erreurs d'épistémologie. Leurs prémisses seraient humanistes, essentialistes, leurs théories du sujet inadéquates, et ainsi de suite (cf. Adams, Minson 1978 ; Brown, Adams 1979). Cette charge me semble déplacée parce qu'elle ne tient pas compte du fait que ces slogans sont le fruit de luttes politiques particulières. Plus important, peut-être, on en vient à se demander quelle stratégie politique alternative est offerte, si on la prend au sérieux, par la critique post-althussérienne des manières traditionnelles de percevoir l'oppression des femmes.

Il me semble que les acquis de cette approche sont d'un point de vue politique particulièrement négatifs. Pour donner un exemple, sur la question de savoir si les revendications féministes sont réformistes ou pas, Rosalind Coward avance qu'« il ne peut désormais plus y avoir de distinction entre une activité réformiste et une activité révolutionnaire » (Coward 1978, 94)⁶. Qu'il faille interroger la vérité socialiste officielle sur ce type de questions est une chose, mais pas de manière aussi cavalière. À tout le moins, cette phrase manifeste un refus de s'engager sur une question saillante du débat politique actuel. Fondamentalement, il n'est pas évident que le projet de déconstruire la catégorie femme puisse jamais fournir une base pour la politique féministe. S'il n'y a pas de « femmes » pour être opprimées, alors sur quels critères nous battons-nous, et contre quoi ? Ce qui est difficile ici, c'est de voir le lien entre le projet théorique et le fait que celui-ci soit qualifié de « féministe ». Le féminisme y prend part comme acte de bonne volonté plutôt que comme une pratique politique fondée sur une certaine analyse du monde ; on en conserve l'objectif, comme s'il allait de soi et sans l'explicitier, alors même que la théorie du discours en sape systématiquement les fondements.

II

J'ai longuement débattu de ces arguments parce qu'ils sont présentés comme une solution à la question cruciale à laquelle est confrontée l'analyse marxiste féministe, celle de la relation entre l'oppression des femmes et les caractéristiques générales du mode de production. Je ne suis pas convaincue que le développement post-althussérien de la théorie du discours ait rendu cette question obsolète. Ces auteur-es nous ont en revanche utilement rappelé la nature sous-développée de la théorie de l'idéologie ; dans la section qui suit j'essaierai donc d'esquisser une manière plus productive de déployer ce concept.

Tout d'abord, il me semble que pour qu'une conceptualisation de l'idéologie ait la moindre utilité analytique, elle doit être délimitée. Il est nécessaire de se distinguer d'une position selon laquelle l'idéologie serait affirmée comme aussi déterminante et aussi matérielle que les rapports de production. Le concept d'« autonomie relative » doit, quelle que soit son apparente fragilité, être davantage exploré et défini. Il n'est pas nécessaire de recourir à des acrobaties intellectuelles pour ce faire, contrairement à ce qui est nécessaire pour prouver que l'idéologie tout à la fois est autonome et ne l'est pas. Percevoir ce problème en termes de logique abstraite, c'est mal le comprendre. Il faut au contraire définir les limites de cette autonomie pour un contexte sociohistorique donné. De là nous serons sûrement à même de décrire l'éventail de processus idéologiques

⁶ Quoique j'aie cité cet article plus d'une fois en tant qu'exposé admirablement clair de l'appropriation féministe de la théorie du discours, je ne sous-entends pas que le travail de Coward dans son ensemble se limite aux paramètres qui définissent ce projet. Bien au contraire.

possibles pour telle formation sociale particulière, sans nécessairement être à même de prédire la forme spécifique qu'ils pourraient prendre.

Deuxième chose, je voudrais restreindre le terme à des phénomènes mentaux plutôt que matériels. Aussi le concept d'idéologie fera-t-il référence aux procès qui ont à voir avec la conscience, la motivation, l'émotion ; on le situera utilement dans la catégorie de la *signification*. L'idéologie est un terme générique pour les processus par lesquels la signification est produite, contestée, reproduite, transformée. Parce que la signification est négociée en premier lieu par des moyens de communication et de signification, on peut estimer que la production culturelle occupe une place importante dans la construction de processus idéologiques. De là, il n'est pas inapproprié de soutenir, comme Eagleton (1979) et d'autres l'ont fait, que la littérature (par exemple) peut être utilement analysée comme un exemple paradigmatique d'idéologie dans des formations sociales particulières. L'idéologie s'incarne historiquement dans la pratique matérielle, mais il ne s'ensuit pas qu'il soit impossible de la distinguer sur le plan théorique des pratiques matérielles, ni qu'elle ait un rapport direct avec ces dernières. Il y a beaucoup à apprendre des romans sur la manière dont la signification a pu être construite à telle ou telle période, mais cette connaissance ne viendra pas nourrir la connaissance générale de telle formation sociale. En effet, si la littérature constitue effectivement un site fondamental de négociation idéologique, elle ne peut pas fournir pour autant aux historien·nes un savoir adéquat sur d'autres aspects, également importants, de telle formation sociale. Toute œuvre de fiction opère une médiation de la réalité sociale, c'est pourquoi il est très périlleux pour des historien·nes de piller le « contenu social » de la littérature. Une des raisons à cela est que la signification des textes littéraires réside, comme l'a démontré Pierre Macherey, tout autant dans leurs absences que dans ce qui est présent en eux (Macherey 2014 [1966]). Suivant la méthode althussérienne de la « lecture symptomale », grâce à laquelle on est censé pouvoir détecter les lacunes dans la problématique originelle de l'auteur, Macherey suggère que nous ne devrions pas nous concentrer sur ce que le texte nous présente ouvertement, mais sur *ce qu'il ne dit pas*. Il y a clairement des problèmes dans ce modèle, sur lesquels je reviendrai plus tard, mais Macherey signale ici un écueil fondamental.

Troisième chose, pour éviter que ma proposition soit comprise comme un retour vers un modèle economiciste base/superstructure de la société, j'aimerais mettre l'accent sur l'indissociabilité de l'idéologie et des rapports de production. Cette connexion est particulièrement importante et facilement démontrable dans le cas de l'idéologie du genre. Comme je tenterai de le démontrer plus tard, cette idéologie a joué un rôle crucial dans la construction historique de la division capitaliste du travail et dans la reproduction de la force de travail. Se sont incorporées dans la division capitaliste du travail, depuis ses débuts, une division sexuelle du travail accompagnée d'idéologies sur la signification appropriée que devrait avoir le travail pour les hommes et les femmes. On n'insistera jamais assez sur l'importance d'en faire une analyse historique. En aucun cas je n'affirme que cette idéologie particulière serait un réquisit fonctionnel inévitable pour la production capitaliste – ce n'est qu'une interprétation parmi d'autres. En revanche, on peut retenir de la thèse proposée par Colin Sumner dans son livre fascinant et controversé qu'une fois qu'une telle idéologie a pris corps historiquement, elle peut devenir essentielle pour le maintien du système (Sumner 1979).

Lorsque l'on insiste sur le rôle de l'idéologie dans les rapports de production, il est peut-être nécessaire, pour éviter tout malentendu, de souligner que la notion de « rapports de production » ne fait pas seulement référence aux rapports de classe. Elle doit prendre en compte les divisions de genre, de race, les définitions des différentes formes de travail (mental, manuel, *etc.*), de qui devrait travailler et à quoi. Les rapports de production reflètent et incarnent les résultats des luttes, notamment sur la division du travail, la durée de la

journée de travail, les coûts de la reproduction. L'allusion de Marx à l'« élément historique et moral » dans la valeur de la force de travail requiert une exploration et une élaboration plus importantes. Il est peut-être utile de distinguer ici entre les « rapports de production », dans lesquels l'idéologie du genre joue un rôle très important, et les moyens et les forces de production. En effet, s'il est vrai que l'idéologie du genre joue un rôle conséquent dans les *rappports* de production, il est beaucoup plus difficile de prouver qu'elle prend part à la reproduction essentielle des matières premières, des installations et des machines ; et si le travail domestique est nécessaire à la reproduction du travail dans sa forme actuelle, cela n'a pas nécessairement à être le cas. En effet, on peut arguer de manière convaincante que le rapport salaire-travail et la contradiction entre travail et capital – les caractéristiques qui définissent le mode de production capitaliste – sont indifférents au sexe [*sex-blind*] et opèrent assez indépendamment du genre.

III

Je voudrais désormais aborder la manière dont l'idéologie du genre est produite et reproduite dans la pratique culturelle. Une grande partie de mon analyse s'appuiera sur la littérature, puisque cette pratique a inspiré un travail considérable dans ce domaine et que c'est celle que je connais le mieux, mais je tenterai autant que possible de dresser des parallèles avec d'autres formes. Je m'intéresserai d'abord à la question de savoir ce qu'il nous faut considérer pour aboutir à une analyse systématique de l'idéologie du genre. L'enjeu est de taille, puisque la plus grande partie des travaux entrepris jusqu'à présent s'est centrée de manière disproportionnée sur la description de la représentation du genre et n'a pas cherché à situer cette dernière dans un cadre théorique plus large : on se contente le plus souvent de poser la question des images de femmes qui sont présentées. C'est donc seulement après avoir contextualisé l'imagerie de genre que je tenterai d'en esquisser les thèmes dominants dans la pratique culturelle contemporaine. Pour finir, je m'intéresserai au potentiel politique de la production culturelle, en revenant à la question de savoir si une révolution sur le plan de la culture est possible ou pertinente politiquement.

La première chose à établir, lorsqu'on définit quels éléments seraient nécessaires à une analyse de l'idéologie du genre dans la production culturelle, est la suivante : il faut éviter de faire du texte même le seul point d'appui de l'analyse. Il doit être clair qu'en rejetant cette approche on ne rejette pas seulement la tradition de la critique littéraire qui a constamment insisté sur le fait que le texte « parle de lui-même », mais également les analyses « structuralistes », en apparence plus sophistiquées, qui ont progressivement remplacé, entre autres, les critiques littéraires conventionnelles. Restreindre l'analyse au texte lui-même revient à faire de *l'objet* de l'analyse son propre moyen d'explication ; par définition, cela ne peut pas être suffisant. Ramener le problème au seul texte est une forme de réductionnisme aussi peu utile que de le ramener à l'expression mécanique des rapports économiques. Comme je l'ai signalé avec d'autres ailleurs, cette réduction au texte « privilégie simplement l'objet lui-même, séparé de ses conditions de production et d'existence, et suppose qu'il fournit à lui seul les moyens de sa propre analyse » (Barrett *et al.* 1979, 11).

Pour éviter cette forme de réduction, nous devons cesser d'être dépendants de notre « lecture » du texte. La chose est bien plus difficile qu'il n'y paraît. L'histoire de la critique bourgeoise comme de la critique matérialiste s'enracine dans la lutte pour une lecture « correcte ». Dans la critique bourgeoise, cela prend la forme de questions morales et esthétiques auxquelles le/la critique, selon sa sensibilité, fournira des réponses plus ou

moins satisfaisantes. Le texte apparaît apte à donner des réponses non seulement sur sa propre construction (les personnages, la narration, *etc.*) mais aussi à des questions plus larges sur la « nature humaine » ou « la beauté ». Cette approche est critiquée par les critiques marxistes et féministes, qui ont plutôt tendance à demander : « que me dit ma lecture du texte sur » la conscience de classe, les réactions à l'industrialisation, le sexisme, *etc.* ? Le débat reste toutefois toujours posé en termes de lecture subjective : vous pouvez lire tel texte comme un texte sur la nature humaine, moi, je le lis comme un texte qui porte sur le capitalisme ou le patriarcat. Le fait de regarder ce que le texte ne dit pas comme moyen de lire ce sur quoi il porte ne clôt pas davantage le débat. Comme l'a montré Colin Sumner (1979, 172-173), cette technique (néostructuraliste) repose beaucoup sur l'introspection.

Si l'on veut dépasser l'analyse fondée sur la seule lecture du texte, il nous faut construire un cadre théorique dans lequel ces questions plus larges sont intégrées au cœur de la méthode. Ce projet est encore balbutiant ; ce sont pour le moment les « catégories pour une critique matérialiste » de Terry Eagleton (2012 [1976]) qui en représentent l'esquisse la plus aboutie. Eagleton affirme que le texte doit être compris comme le produit « d'articulations historiques complexes » de structures variées, et propose le schéma suivant :

1. Mode général de production
2. Mode littéraire de production
3. Idéologie générale
4. Idéologie de l'auteur
5. Idéologie esthétique
6. Texte

Ces catégories, quoiqu'assez peu maniables, constituent un progrès majeur par rapport aux méthodes implicites de la critique matérialiste qu'Eagleton a tenté de synthétiser. Elles forment un ensemble de structures reliées entre elles susceptible de fournir un cadre général au sein duquel développer des analyses spécifiques. Je ne veux pas analyser ces catégories dans le détail, mais j'en commenterai brièvement : celle de « mode de production littéraire ».

Je ne suis pas convaincue qu'il soit nécessaire ni même intéressant d'élever les forces et les rapports de production littéraire au rang de « mode de production ». Cependant, Eagleton, en adoptant ce terme, ouvre des pistes de recherche intéressantes sur les contraintes spécifiquement littéraires dans lesquelles un texte est produit historiquement. Si elle ne remet pas complètement en question la centralité du texte, sa thèse attaque, par définition, la vision idéaliste selon laquelle « l'art » pourrait transcender ses conditions de production. Le mode de production littéraire d'Eagleton est constitué de forces et de rapports de production, de distribution, d'échange et de consommation. Toute période donnée peut être marquée par des caractéristiques résiduelles de modes de production littéraires plus anciens, ou peut contenir des formes qui préfigurent les modes à venir, mais elle se caractérise toujours par un mode dominant qui exerce des déterminations spécifiques sur les textes produits. Une analyse de ces processus prendrait en considération le stade de développement des forces de production littéraire (un exemple immédiat étant les effets de l'invention de l'imprimerie) et les rapports au

sein desquels s'effectue le travail (les différentes formes d'appuis, *etc.*). Eagleton ajoute à cela qu'une telle analyse serait essentielle pour saisir la signification même du texte. Les conditions matérielles de sa production sont internalisées : « tout texte littéraire intime par ses conventions mêmes la manière dont il faut le consommer, encode en lui-même sa propre idéologie sur la manière dont il a été produit, par qui et pour qui » (*ibid.*, 48). Nous pouvons en conclure qu'il faut s'attendre, si les femmes n'occupent pas la même position que les hommes en matière de forces et de rapports de production littéraire, à voir cette différence internalisée dans les textes. C'est d'ailleurs le cas.

IV

Pour proposer une approche plus systématique de l'idéologie du genre, j'isolerais trois éléments spécifiques du processus, auxquels je ferai référence sous des appellations sommaires – production, consommation et représentation. Commençons par la question de la *production*.

Il est évident que les conditions dans lesquelles les hommes et les femmes produisent de la littérature sont matériellement différentes. Cette question importante a été curieusement négligée par les travaux féministes récents, et c'est toujours dans *Une chambre à soi* de Virginia Woolf, cinquante ans après sa publication, que l'on trouve l'exploration la plus méthodique de cette problématique (Woolf 2011 [1929]). Cet essai a beau être indubitablement naïf à certains égards, il nous fournit néanmoins un point de départ très utile. Dans ce livre et dans d'autres essais sur la même thématique, Woolf fonde ses arguments sur des propositions matérialistes⁷. L'écriture, affirme-t-elle, n'est pas « tiss[ée] dans le vide par des créatures incorporelles » : elle est « liée à des choses grossièrement matérielles telles que la santé, l'argent et les maisons où nous vivons ». Ces conditions matérielles organisent nécessairement l'« angle de vision » de l'auteur·e, sa perception de la société. Elles influencent la forme artistique choisie, le genre littéraire choisi au sein de cette forme, le style, le ton, le lectorat imaginé, la représentation des personnages.

Woolf affirme que la différence cruciale entre les hommes et les femmes provient historiquement de l'accès restreint de ces dernières aux moyens de production littéraire. Leur éducation était fréquemment sacrifiée au profit de celle de leurs frères, elles n'avaient pas accès aux éditeurs et peinaient à diffuser leur travail ; elles ne pouvaient pas gagner leur vie de leur écriture comme le faisaient les hommes, n'ayant pas même le droit (avant les *Married Women's Property Acts*) de disposer de leurs revenus si elles étaient mariées. La pauvreté relative et le manque d'accès à une formation artistique constituaient des contraintes spécifiques pour le travail créatif de la femme de la bourgeoisie : Woolf suggère qu'une des raisons pour lesquelles les femmes ont été si prolifiques dans la production littéraire et presque absentes d'autres formes telles que la composition musicale ou l'art visuel est que ces dernières requièrent des ressources financières plus grandes qu'une « plume sur le papier » (« Avec à peine dix shillings, on peut se procurer assez de papier pour écrire toutes les pièces de Shakespeare. ») (Woolf 2015 [1931], 392). De manière moins plausible et plus discutable, elle affirme que le choix même de la forme littéraire était affecté par la position sociale des femmes : elles optaient pour la forme nouvelle du roman plutôt que pour la poésie ou le théâtre, parce que cela nécessitait moins de concentration et que cela était par conséquent plus compatible avec les interruptions inévitables engendrées par les obligations domestiques.

⁷ Une sélection de ces essais est proposée dans Woolf 2003 [1979].

La force de l'analyse de Woolf provient de ce que son traitement de la représentation s'intègre dans une analyse à la fois de la production historique, de la diffusion, de la consommation et de la réception de la littérature. Elle affirme que les attitudes communément admises et portées par les critiques littéraires de dénigrement des femmes qui écrivent ont influencé de manière décisive la production de littérature par les femmes, non seulement en forçant les écrivaines à adopter des pseudonymes masculins afin de voir leurs travaux publiés et jugés de manière neutre, mais en les poussant à adopter dans leurs écrits un ton très agressif ou défensif. Elle se réfère ici à ce que le Marxist-Feminist Literature Collective appelle aujourd'hui la « critique de genre » : une approche qui « subsume le texte dans la personnalité définie en termes de sexe de son auteur·e, et de là oblitère son caractère littéraire » (Marxist-Feminist Literature Collective 1978, 31).

Quoique la thèse de Woolf soit l'une des plus élaborée, nous manquons toujours d'une analyse substantielle de la *consommation* et de la réception des textes du point de vue de l'idéologie du genre (ou de quelque point de vue que ce soit, pourrait-on ajouter). Il n'existe toujours pas de réelle théorie de la lecture. Je crains que cela tienne au fait qu'une telle théorie n'aurait d'autre choix que de se confronter à l'un des problèmes les plus difficiles de toute esthétique matérialiste : le problème de la valeur. Notons que Virginia Woolf a tout simplement ignoré ce problème. Elle a beau avoir remis en cause ce qui constituait le « canon » de la grande littérature de son époque, elle s'adonne souvent sans scrupules au pire genre de classement esthétique qui soit. La préoccupation pour la question de la valeur (« qualité », « standard ») a été néfaste pour la critique féministe, d'autant qu'elle semble avoir été posée comme un choix à faire entre deux options limitées. D'un côté, on trouve la perspective de Virginia Woolf : les femmes n'ont pas atteint le niveau de réalisation des hommes écrivains, mais il faut attribuer cela aux contraintes inhérentes aux conditions dans lesquelles leur travail a été historiquement produit et consommé. D'un autre côté, on présente les réalisations des femmes comme égales à celles des hommes du point de vue de la valeur esthétique et on affirme que toute autre façon de voir les choses est liée à la réception biaisée et pleine de préjugés d'un *establishment* critique et académique dominé par des hommes et des critères sexistes.

Le débat est (séduisant, certes, mais) stérile en ce qu'il reproduit l'assertion selon laquelle le jugement esthétique serait indépendant de tout contexte social et historique. Le simple fait de poser la question à ce niveau, c'est nier ce que l'on sait déjà : non seulement les détails raffinés du classement esthétique sont très relatifs culturellement, mais il n'existe pas même de consensus à travers les classes, sans parler des cultures, sur l'éventail des produits culturels qui peuvent faire l'objet de tels jugements. Je ne suis pas en train de prétendre que ces observations règlent le problème de la valeur esthétique, parce que je crois que c'est une tâche urgente de la critique féministe que de l'affronter dans le contexte de la tradition littéraire féminine, mais simplement que cela ne devrait pas être posé dans des termes simplistes.

En ce qui concerne la production, la distribution, la consommation et la réception littéraires, je crois que nous devons nous intéresser aux différentes manières dont les hommes et les femmes ont été historiquement situés en tant qu'auteur·es. Je ne suis pas sûre que cette différence soit aussi pertinente pour la *représentation* du genre dans les produits culturels. En effet, même si je ne souhaite pas disculper un écrivain particulier qui serait l'auteur d'une œuvre résolument sexiste, il reste vrai que l'imagerie du genre affecte profondément, quoique certes différemment, les hommes et les femmes. Les problèmes émergent lorsqu'on tente de

distinguer, au niveau de notre lecture de romans, entre les images présentées par des auteurs et celles présentées par des auteures. Derrière la question de la représentation guette celle de l'interprétation, raison pour laquelle j'ai insisté sur le fait que l'on ne peut pas se reposer sur des lectures subjectives. Si, par exemple, un roman faisant le récit de l'humiliation d'une femme par un amant brutal était publié par une maison d'édition féministe et que sa quatrième de couverture en faisait un livre « à charge contre le patriarcat », il est probable que nous en lirions le contenu selon ces termes-là. Si la même histoire était publiée par une autre maison avec une quatrième de couverture annonçant « du sexe et de la violence » et une image de couverture mettant en scène une femme allongée dans un déshabillé déchiré, on la lirait de manière assez différente (si tant est qu'on la lise). Et pourtant ces lectures ne seraient pas déterminées par la moindre différence dans le texte lui-même mais par les inférences à son propos qu'on aurait esquissées à partir de sa présentation.

Ce simple exemple illustre deux problèmes. Le premier, c'est que l'on ne peut pas supposer que le texte porte intrinsèquement une signification particulière, puisque que cela dépend de la manière dont on le lit. Pour le dire autrement : l'idéologie n'est pas « transparente », et ceci, j'y reviendrai, a des conséquences pour l'art qui est ouvertement politisé. Le second, c'est que cela soulève la question de l'intention de l'auteur·e, ce qui conduit à de nombreuses voies de pensée désastreuses. Il y a eu une tendance générale dans la critique féministe à aborder les auteures femmes et les auteurs hommes très différemment. On « crédite » les auteures femmes d'essayer de poser la question du genre, ou de l'oppression des femmes, dans leur travail, et on « discrédite » les auteurs hommes en affirmant que tout sexisme dont ils feraient la peinture serait nécessairement le leur. Il semble extraordinaire que ces tendances, qui toutes deux dans leur moralisme rampant oblitèrent précisément la structure fictionnelle, *littéraire*, des textes, se soient à ce point implantées dans le champ d'études « femmes et littérature ». La tentative de présenter les écrivaines comme si elles « essayaient de résoudre » les problèmes du genre, en particulier, est un parcours semé d'embûches. En effet, si les écrivaines, pour des raisons assez compréhensibles, construisent souvent leur travail autour de problématiques que l'expérience leur a apportées, il est risqué d'ignorer la nature fictionnelle de leur travail. Analyser une romancière comme une sociologue manquée mène à des positions du type de celle adoptée par Rachel Harrison, qui fait cette remarque singulièrement déplacée : « dans *Shirley*, Charlotte Brontë se contente de décrire des forces et des rapports de productions en mutation » ; elle continue en précisant les « développements théoriques ultérieurs » qui auraient amélioré son analyse (Harrison 1978, 185-187).

Si cette identification du texte et de l'écrivaine est problématique, le traitement parallèle qui est fait des hommes auteurs l'est tout autant. Cora Kaplan suggère, dans sa très intéressante recension de *La Politique du mâle*, que le refus de Kate Millett de voir l'ambivalence dans l'œuvre des auteurs qu'elle étudie et sa critique intransigeante de leur sexisme sont fondées sur une « identification simpliste de l'auteur, du protagoniste et du point de vue, et sur l'affirmation tacite que la littérature est toujours une représentation consciente de l'idéologie de l'auteur » (Kaplan 1979, 10).

Étudier la littérature dans le but de réprimander des auteurs moralement répréhensibles n'a pas de sens ni d'intérêt. Il n'est pas non plus possible de considérer que les textes littéraires, ou d'autres produits culturels, reflètent nécessairement la réalité sociale de telle période donnée. On ne peut même en tirer aucun savoir fiable sur une idéologie qui en découlerait directement. Il me semble que ce qu'ils peuvent offrir, c'est une indication des frontières au sein desquelles des significations particulières sont construites et négociées au sein d'une formation sociale donnée ; mais il faut pour cela en étudier une série assez importante. Les images sont notoirement de mauvais indicateurs : pensez à l'impression que pourrait créer l'étude, par exemple, de

l'iconographie de la royauté dans la Grande-Bretagne contemporaine. On pourrait comprendre qu'un Martien, en voyant toutes ces images de la Reine passant en revue les régiments, ouvrant les séances du Parlement, couronnant les archevêques *etc.*, en conclue qu'elle contrôle tous les appareils d'État répressifs et idéologiques. Il lui faudrait une étude plus systématique pour dissiper cette illusion.

Malgré toutes ces réserves, nous pouvons utilement isoler certains des processus par lesquels le travail de reproduction de l'idéologie du genre est réalisé. Nous pouvons identifier de manière préliminaire, au sein de toute une série de pratiques culturelles, les processus de production de stéréotypes, de compensation, de collusion et de récupération.

La notion de « stéréotype » a été tellement utilisée que l'on pourrait penser qu'elle manque de clarté, mais je crois qu'elle est utile lorsqu'il s'agit de regarder la manière rigide dont la différence de genre est présentée, par exemple dans les médias de masse. Des travaux récents ont montré l'omniprésence des stéréotypes de genre dans la publicité et dans les livres pour enfants. Trevor Millum a décrit combien les images de femmes dans un échantillon de publicités étaient peu diversifiées : elles donnent presque toutes à voir des femmes chez elles, tantôt hôtesse glamour et efficaces, tantôt mères loyales et attentionnées (Millum 1975). Parallèlement, Camilla Nightingale parmi d'autres a montré la manière dont les livres pour enfants représentent une division sexuelle du travail beaucoup plus rigide que les différenciations les plus dures dont on ait connaissance (Nightingale 1977 ; voir aussi Dixon 1977). Beaucoup d'enfants dont les mères sont salariées doivent être surpris de rencontrer dans leurs tout premiers livres des mères invariablement et exclusivement occupées par le travail domestique. Ce processus de création de stéréotypes est probablement le plus documenté des études féministes, et l'existence de formulations si rigides dans de nombreuses pratiques culturelles différentes indique le travail acharné qui est investi dans leur maintien. Que l'on nous pardonne de voir ces images comme l'« accomplissement des désirs du patriarcat ».

La catégorie de « compensation » fait référence à la présentation d'images et d'idées qui tendent à élever la « valeur morale » de la féminité. On pourrait prendre des exemples dans la pléthore de pratiques qui, dans un contexte de déni systématique d'opportunités pour les femmes, cherchent à offrir une « compensation » en présentant une idéologie parallèle, celle du mérite moral. C'est précisément ce que fait la vision dichotomique des femmes qu'incarne l'idéologie de l'Église catholique, affirme Rosemary Ruether, lorsqu'elle juxtapose madone et putain, vénération de la Vierge Marie et attitude oppressive et méprisante envers les femmes de sa communauté (Ruether 1974)⁸. Un élément important de ce travail de compensation est l'idéalisation romantique des femmes que cela génère. Cette idéalisation est peut-être un acte « sincère », tant chez les femmes que chez les hommes ; je n'utilise pas le terme « compensation » pour dire que ces processus sont nécessairement conscients ou intentionnels. Un exemple intéressant nous est fourni par une étude de Hilary Graham sur la littérature à l'attention des femmes enceintes (Graham 1977). Graham montre à quel point la photographie romantique de ce genre littéraire (des clichés montrant avec tendresse des scènes de mères et d'enfants idylliques) détonne avec le traitement médical paternaliste et brusque dont les femmes enceintes font les frais lorsqu'elles quittent la salle d'attente pour entrer dans la salle d'examen. Insistons pour finir sur l'importance d'une analyse historique de ce processus. Comme les travaux de Catherine Hall et de Leonore Davidoff le démontrent de différentes manières (Davidoff 1976 ; Davidoff *et al.* 1976 ; Hall 1979 ; Hall 1977),

⁸ Voir sur ce point son chapitre intitulé « Misogynism and virginal feminism in the Fathers of the Church ».

c'est dans l'ethos abrutissant qui a restreint l'activité des femmes à l'ère victorienne que l'« idéologie de la domesticité », avec son élévation morale et sentimentale intense du foyer familial, s'est développée.

On peut utiliser l'idée de « collusion » pour désigner deux processus qu'il est utile de distinguer. Il y a d'un côté les tentatives de manipuler et d'exhiber le « consentement » des femmes à leur subordination et à leur réduction à l'état d'objets. L'exemple classique nous est fourni ici par la thèse de John Berger sur la tradition de peinture de nus de femmes. Ayant souligné le voyeurisme souvent manifeste de ce genre artistique, il commente la pratique qui consiste à faire le portrait d'une femme nue en train de s'observer dans un miroir :

« Vous peignez une femme nue parce que vous avez plaisir à la regarder, vous mettez un miroir dans sa main et vous appelez le tableau 'Vanité', condamnant ainsi moralement la femme dont vous avez peint la nudité pour votre propre plaisir. La fonction réelle du miroir était tout autre. Il s'agissait de faire rentrer la femme en connivence avec vous, en la traitant, d'abord et avant tout, comme une chose à voir » (Berger 1977, 51).

Cette connivence, ou collusion, ne prend pas toujours la forme que met en évidence Berger. Le second processus auquel la notion de collusion fait référence est crucial : il s'agit du consentement volontaire des femmes et de leur intériorisation de l'oppression. Cette question a déjà été évoquée en matière de sexualité ; en effet, l'une des raisons pour lesquelles la théorie psychanalytique a acquis son crédit actuel parmi les féministes est précisément qu'elle offre une explication du consentement et de la collusion. Toute analyse de l'idéologie du genre qui présente les femmes seulement comme des victimes innocentes et passives du pouvoir patriarcal est clairement insatisfaisante. La solution proposée par Simone de Beauvoir à ce problème a été de suggérer l'existence d'une tendance générale à la « mauvaise foi » : si les femmes se voient offrir une opportunité de se dessaisir du fardeau existentiel de la responsabilité subjective, les hommes peuvent s'attendre à les trouver « complices » (Beauvoir 2003 [1949])⁹.

Accepter l'importance de la collusion ne doit pas nécessairement conduire à une définition sommaire de la conscience des femmes comme simple « fausse conscience », ni à nier les conditions objectives d'oppression. Il importe de se rappeler à quel point notre conscience est formée dans des conditions de subordination et d'oppression. Nous ne pouvons pas balayer de notre conscience, par un simple acte de volonté, les éléments politiquement « incorrects » pas plus que les sources de plaisir « réactionnaires ». Je ne dis pas qu'il faut regarder la collusion avec complaisance, ce qui serait clairement contestable, mais qu'il nous faut développer davantage notre compréhension des moyens par lesquels elle est construite et identifier les conditions d'une amélioration possible.

J'aimerais pour finir mentionner le processus de « récupération ». Je fais ici référence à l'effort idéologique investi pour négocier la signification historiquement dominante du genre à telle époque et pour désamorcer les défis qu'elle pose. On peut opposer à une contestation du travail engagé dans la reproduction idéologique l'exemple du « travail acharné » qui a été fourni par les médias pour instrumentaliser la libération des femmes.

⁹ Je ne prétends pas que Beauvoir réduise la collusion à une simple réaction : elle affirme également que « On enferme la femme dans une cuisine ou un boudoir, et on s'étonne que son horizon soit borné ; on lui coupe les ailes, et on déplore qu'elle ne sache pas voler. » (Beauvoir 2003 [1949], 487)

C'est bien sûr particulièrement manifeste dans la publicité. J'ai cité l'analyse de Trevor Millum sur les stéréotypes dans les publicités, mais cette analyse aurait sûrement à être amendée si l'on regardait la manière dont les médias publicitaires ont tenté de regagner le terrain perdu de la question de l'indépendance des femmes. Quoique certaines publicités jouent clairement avec l'idée d'une femme indépendante pour atteindre le marché des consommatrices (en témoigne l'ambigu « Toute femme a besoin de son *Daily Mail* »), beaucoup d'autres s'emploient explicitement à redresser les effets de la libération des femmes. Un exemple évident est la publicité de collants destinés aux « femmes qui ne veulent pas porter la culotte [*wear the trousers*] ».

La question de la récupération est peut-être l'une des plus intéressantes de l'étude de l'idéologie. L'interprétation détaillée que fait Elizabeth Cowie (1979, 1980) du film *Coma* éclaire bien le phénomène. Le film, s'il est clairement construit autour d'un personnage de femme qui joue un rôle intelligent et courageux de meneuse d'enquête, retire d'une main ce qu'il donne de l'autre : notre héroïne trouve la solution de l'énigme, mais doit finalement être sauvée par son petit ami. Ce type de scénario n'est pas seulement une réaction à l'activité du mouvement de libération des femmes, même si nous devons nous attendre à en voir davantage de ce type si le mouvement gagne du terrain. C'est une réponse aux changements dans la situation des femmes, changements qui pourraient apparaître à d'autres moments. Helen Roberts (1978), par exemple, a souligné des processus parallèles. En prenant à la fois la fiction populaire et le travail de romanciers tels que Winifred Holtby et Dorothy Sayers, elle décrit la présentation de femmes dont l'indépendance est au départ dépeinte de manière convaincante (notamment chez Sayers), mais finit par être niée par l'action de la narration.

Quelles sont les conséquences de l'approche dessinée dans ce chapitre pour la « révolution culturelle » et pour l'art politique ? J'aimerais récapituler deux éléments significatifs : le premier, c'est que l'idéologie – c'est-à-dire le travail de construction du sens – ne peut pas être séparée des conditions matérielles d'une période historique donnée. D'où le fait que nous ne puissions pas attendre notre libération de la seule culture ; il serait irréaliste de lui assigner de tels pouvoirs transcendants. Le second élément, c'est que puisqu'il n'y a pas de relation bilatérale entre les intentions d'un·e auteur·e et la manière dont son texte sera reçu, l'artiste féministe ne peut pas prédire ou contrôler les effets ultimes de son travail. Ces deux éléments constituent une limitation importante à la pratique de l'art politisé, et nous devons de surcroît considérer les ressources matérielles (de production et de distribution) qui bornent, souvent cruellement, l'efficacité d'un tel travail.

En revanche, la lutte autour de la signification du genre est cruciale. Il est vital pour atteindre nos objectifs d'établir sa signification dans le capitalisme contemporain non pas comme une simple « différence », mais comme une division sociale, une oppression, une inégalité, une infériorité intériorisée qui concerne les femmes. La pratique culturelle est un lieu essentiel de cette lutte. Elle peut jouer un rôle inestimable dans le développement de la conscience et la transformation de notre subjectivité¹⁰.

¹⁰ Quelques-unes des idées effleurées dans ce chapitre sont davantage explorées dans deux livres fascinants qui n'ont pas encore été publiés à l'heure de la rédaction. Tous deux s'intéressent aux problématiques féministes dans le contexte d'une révision incisive de l'analyse matérialiste de l'art. Voir Wolff 1981 et Lovell 1980.

Bibliographie :

ADAMS Parveen, « A note on the distinction between sexual division and sexual differences », *m/f*, n° 3, 1979.

ADAMS Parveen, MINSON Jeff, « The “subject” of feminism », *m/f*, n° 2, 1978.

ANDERSON Perry, *Considerations on Western Marxism*, Londres, Verso, 1976.

BARRETT Michèle, CORRIGAN Philip, KUHN Annette, WOLFF Janet, « Representation and Cultural Production », in BARRETT Michèle, CORRIGAN Philip, KUHN Annette, WOLFF Janet (dir.), *Ideology and Cultural Production*, Londres, Palgrave Macmillan, 1979.

BEAUVOIR Simone de, *Le Deuxième Sexe*, tome 2, Paris, Gallimard, 2003 (1^{ère} éd. 1949, 1^{ère} édition anglaise 1974).

BERGER John, *Ways of Seeing*, Harmondsworth, Penguin Books, 1977.

BROWN Beverley, ADAMS Parveen, « The feminine body and feminist politics », *m/f*, n° 3, 1979.

COLLIER Andrew, « In defence of epistemology », in MEPHAM Joseph, HILLEL Ruben David (dir.), *Issues in Marxist Philosophy*, Brighton, Branch Line, 1979.

COMITÉ DE RÉDACTION, *m/f*, n° 4, 1980.

CORRIGAN Philip, SAYER Derek, « Hindess and Hirst : A critical review », *The Socialist Register*, 1978.

COWARD Rosalind, « Rethinking marxism », *m/f*, n° 2, 1978.

COWIE Elizabeth, « The popular film as a progressive text – A discussion of coma », *m/f*, n° 3 et 4, 1979 et 1980.

DAVIDOFF Leonore, « The rationalization of housework », in BARKER Diana, ALLEN Sheila (dir.), *Dependence and Exploitation in Work and Marriage*, Londres, Prentice Hall Press, 1976.

DAVIDOFF Leonore *et al.*, « Landscape with figures : Home and community in English society », in MITCHELL Juliet, OAKLEY Ann (dir.), *The Rights and Wrongs of Women*, Harmondsworth, Penguin Books, 1976.

DIXON Bob, *Catching Them Young*, tome 1, *Sex, Race and Class in Children’s Fiction*, Londres, Pluto Press, 1977.

EAGLETON Terry, « Ideology, fiction, narrative », *Social Text*, n° 2, 1979.

EAGLETON Terry, *Criticism and Ideology*, Londres, Rawat, 2012 (1^{ère} éd. 1976).

GRAHAM Hilary, « Images of pregnancy in ante-natal literature », in DINGWALL Robert *et al.* (dir.), *Health Care and Health Knowledge*, Londres, Croom Helm, 1977.

HALL Catherine, « Married women at home in Birmingham in the 1920s and 1930s », in « Oral History », *Women’s History*, vol. 5, n° 2, 1977.

- HALL Catherine, « The early formation of victorian domestic ideology », in BURMAN Sandra (dir.), *Fit Work for Women*, Londres, Routledge, 1979.
- HALL Stuart, « Some problems with the ideology/subject couplet », *Ideology and Consciousness*, n° 3, 1978.
- HARRIS Laurence, « The science of economy », *Economy and Society*, vol. 7, n° 3, 1978.
- HARRISON Rachel, « Shirley : relations of reproduction and the ideology of romance », *Women Take Issue*, CCCS, 1978.
- HIRST Paul Q., « Althusser and the theory of ideology », *Economy and Society*, vol. 5, n° 4, 1976.
- HIRST Paul Q., *On Law and Ideology*, Londres, Macmillan, 1979.
- JOHNSON Richard, « Histories of culture/theories of ideology », in BARRETT Michèle, CORRIGAN Philip, KUHN Annette, WOLFF Janet (dir.), *Ideology and Cultural Production*, Londres, Palgrave Macmillan, 1979.
- KAPLAN Cora, « Radical feminism and literature : Rethinking Millett's *Sexual Politics* », *Red Letters*, n° 9, 1979.
- LOVELL Terry, *Pictures of Reality : Aesthetics, Politics, Pleasure*, Londres, BFI, 1980.
- MACHEREY Pierre, *Pour une théorie de la production littéraire*, Lyon, ENS Éditions, 2014 (1^{re} éd. 1966, éd. anglaise 1978).
- MARXIST-FEMINIST LITERATURE COLLECTIVE, « Women's writing : Jane Eyre, Shirley, Villette, Aurora Leigh », *Ideology and Consciousness*, n° 3, 1978.
- MCINTOSH Mary « The state and the oppression of women », in Kuhn Annette, Wolpe AnnMarie (dir.), *Feminism and Materialism*, Londres, Routledge, 2014 (1^{ère} édition 1978).
- MILLET Kate, *La Politique du mâle*, Paris, Stock, 1971 (1^{ère} édition 1969) (traduction française de Elisabeth Gille).
- MILLUM Trevor, *Images of Women : Advertising in Women's Magazines*, Londres, Chatto & Windus, 1975.
- MOUFFE Chantal, « The legacy of m/f », in ADAMS Parveen, COWIE Elizabeth (dir.), *The Woman in question : m/f*, Cambridge, MIT Press, 1990.
- NIGHTINGALE Camilla, « Boys will be boys but what will girls be ? », in HOYLES Martin (dir.), *The Politics of Literacy*, Londres, Pluto Press, 1977.
- PERKINS Tessa, « Rethinking stereotypes », in BARRETT Michèle, CORRIGAN Philip, KUHN Annette, WOLFF Janet (dir.), *Ideology and Cultural Production*, Londres, Palgrave Macmillan, 1979.
- POLLOCK Griselda, « What's wrong with images of women ? », *Screen Education*, n° 24, 1977.
- ROBERTS Helen, « Propaganda and ideology in women's Fiction », in LAURENSEN Diana (dir.), *The Sociology of Literature: Applied Studies*, University of Keele, 1978.
- RUETHER Rosemary Radford (dir.), *Religion and Sexism*, New York, Simon and Schuster, 1974.
- SUMNER Colin, *Reading Ideologies : An Investigation into the Marxist Theory of Ideology and Law*, Londres, Saunders College Publishing-Harcourt Brace, 1979.

WOLFF Janet, *The Social Production of Art*, New York, St Martin's Press, 1981.

WOOLF Virginia, *Une chambre à soi*, Paris, 10X18, 2011 (1^{ère} édition 1929) (traduction française de Clara Malraux).

WOOLF Virginia, *Women and Writing*, Londres, Mariner Books, 2003 (1^{ère} édition 1979).

WOOLF Virginia, « Des professions pour les femmes », *Essais choisis*, Paris, Gallimard, 2015 (1^{ère} édition 1931) (traduction française de Catherine Bernard).

Résumés

Publié pour la première fois en 1980 dans l'ouvrage *Women's Oppression Today*, ce texte engage une redéfinition de l'idéologie pour les besoins de l'analyse féministe marxiste. Après avoir souligné les impasses théoriques auxquelles le réductionnisme économique a pu conduire sur la question de l'idéologie, il évalue les apports de propositions de l'époque qui ont tenté de repenser cette dernière et de justifier à nouveaux frais son importance pour les théories féministes. Il considère notamment la thèse de l'autonomie (relative) et de la matérialité de l'idéologie telle qu'elle a été développée par la revue féministe britannique *m/f*, située dans une perspective post-althusserienne. Si cette thèse a pour avantage de fournir une critique nécessaire de la dimension fonctionnaliste de nombreux travaux féministes marxistes, ainsi que de rendre visible la pertinence analytique des notions de discours et de représentation, ses effets politiques doivent toutefois être interrogés. Ceci constitue le point de départ d'une reconceptualisation de l'idéologie qui insiste d'une part sur l'indissociabilité de l'idéologie et des rapports de production et qui, d'autre part, comprend l'idéologie comme l'ensemble des processus par lesquels la signification est produite, contestée, reproduite, transformée. À partir de cette définition nouvelle, l'article interroge enfin les modalités de (re)production de l'idéologie du genre dans la pratique culturelle, et plus particulièrement dans le domaine de la littérature.

Originally published in 1980 in Women's Oppression Today, this essay undertakes a redefinition of ideology for the needs of Marxist feminist analysis. After pointing out the theoretical dead ends to which economic reductionism has led on the question of ideology, it discusses propositions that attempted to rethink it and justify its importance for feminist theories. It assesses in particular the thesis of the (relative) autonomy and materiality of ideology as it was developed by the post-Althusserian British feminist journal m/f. Although this thesis can provide a useful contestation of the functionalism in which many Marxist feminist works may be caught, and assert the analytical relevance of notions of discourse and representation, its political effects must be questioned. This discussion is the point of departure for a reconceptualization of ideology, which insists on the one hand on the unity of ideology and relations of production and, on the other hand, understands it as the set of processes through which meaning is produced, contested, reproduced and transformed. The essay then uses this new definition to question the (re)production of gender ideology in cultural practice, and more specifically in the field of literature.

Mots clés

féminisme marxiste, idéologie, matérialité, signification, représentation

marxist feminism, ideology, materiality, meaning, representation

Pour citer cet article

BARRETT Michèle, « Idéologie et production culturelle du genre », traduit de l'anglais par Clémence Garrot-Hascoët, *Comment S'en Sortir ?*, n° 4, printemps 2017, p. 23-43.